

Les jours enfuis

Du même auteur

Ransom

Éditions Payot, 1988

LGF, 1992

Toute ma vie

Éditions Payot, 1989

Éditions Rivages, 1997

Trente ans et des poussières

Éditions de l'Olivier, 1993

Points n° P149

Bright Lights, Big City

Éditions de l'Olivier, 1997

Points, « Signatures » n° P1924

Le Dernier des Savage

Éditions de l'Olivier, 1997

Points n° P610

Glamour Attitude

Éditions de l'Olivier, 1999

Points n° P752

La Fin de tout

Éditions de l'Olivier, 2003

Points n° P1262

La Belle Vie

Éditions de l'Olivier, 2007

Points n° P1902

Moi tout craché

Éditions de l'Olivier, 2009

Points n° P2489

JAY McINERNEY

Les jours enfuis

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marc Amfreville*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru en 2016 chez Knopf
sous le titre: *Bright, Precious Days*.

ISBN 978.2.8236.1015.4

© Jay McInerney, 2016.
© Éditions de l'Olivier, 2017, pour l'édition en langue française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Anne

« Chaque couple a son propre univers, et même
à l'intérieur de sa bulle, le mystère reste entier. »

Richard Hell

Autrefois, il n'y a pas si longtemps, les jeunes gens rejoignaient la grande ville parce qu'ils aimaient les livres, qu'ils voulaient écrire des romans, des nouvelles ou même des poèmes, ou parce qu'ils rêvaient de participer à leur fabrication et à leur diffusion, et de travailler avec ceux qui les avaient créés. Manhattan apparaissait, aux yeux de ceux qui hantaient jadis les bibliothèques de banlieue et les librairies de province, comme l'île enchantée du monde des lettres. New York, New York : ces lettres s'étalaient sur les couvertures, c'était la ville d'où provenaient les livres et les magazines, là où se trouvaient toutes les maisons d'édition, les locaux du *New Yorker* et de la *Paris Review*, là où Hemingway avait mis son poing dans la figure d'O'Hara, où Ginsberg avait séduit Kerouac, Hellman intenté un procès à McCarthy et Mailer cogné tout le monde, là où – du moins était-ce ainsi qu'ils se l'imaginaient – les assistants d'édition prenaient leur travail à cœur et les futurs romanciers fumaient dans des cafés en récitant du Dylan Thomas. Le grand poète avait rendu l'âme au St Vincent Hospital après avoir ingurgité dix-sept whiskys à la White Horse Tavern, où on continuait à offrir à boire aux touristes et aux écrivains en herbe qui affluaient là pour lever leur verre en hommage au barde gallois. Ces rêveurs appartenaient au peuple du livre, ils vénéraient les textes sacrés de New York : *Chez les heureux du monde*, *Gatsby le Magnifique*, *Petit déjeuner chez Tiffany*, etc. mais aussi tout ce qui allait avec : les histoires d'amour et la mythologie qui y étaient liées – les

liaisons et les addictions, les querelles et les bagarres à coups de poing. Comme tout le monde, dans leur « sale bahut », ils avaient lu *L'Attrape-Cœurs*, mais au contraire des autres, ils en avaient été profondément ébranlés – ce roman leur parlait dans leur propre langue – et ils avaient formé en secret le projet de partir vivre à New York et d'écrire un roman qu'ils intituleraient *Où vont les canards en hiver*, ou tout simplement *Canards en hiver*.

Russell Calloway était l'un d'eux. Originaire d'une petite ville de banlieue du Michigan, il avait connu une véritable épiphanie quand son professeur d'anglais, en classe de troisième, leur avait fait lire « Fern Hill » de Dylan Thomas, ensuite de quoi il avait décidé de consacrer sa vie à la poésie, jusqu'à ce que *Portrait de l'artiste en jeune homme* de Joyce le convertisse au roman. Sur la côte Est, il était allé à Brown University, déterminé à acquérir les compétences qui lui permettraient d'écrire « le » grand roman américain, mais après avoir lu *Ulysse* – qui rendit par la suite la plupart de ses lectures décevantes – et comparé les premières nouvelles qu'il avait essayé d'écrire à celles de Jeff Pierce, son camarade de cours, il résolut qu'il avait davantage l'étoffe d'un éditeur, comme Maxwell Perkins, que d'un Fitzgerald ou d'un Hemingway. Après une première année de doctorat à Oxford, il s'était installé à New York et avait fini par décrocher chez le légendaire éditeur Harold Stone un emploi très convoité qui consistait à ouvrir le courrier et à répondre au téléphone. Durant son temps libre, il fouillait les librairies d'occasion au long de la 4^e Avenue, à Greenwich Village, ou hantait le Lion's Head et Elaine's, lorgnant depuis le bar les gloires littéraires vieillissantes assises aux meilleures tables. Et si la réalité matérielle de la vie citadine et du monde de l'édition avait quelque peu mis à mal sa sensibilité romantique, il continuait néanmoins de voir en Manhattan la Mecque de la littérature américaine, et en lui-même un serviteur, voire un prêtre, du Verbe écrit. Lors d'une soirée de folie quelques mois après son arrivée en ville, il avait accompagné un écrivain à une fête organisée par la *Paris Review* dans l'hôtel particulier de George Plimpton, où il

avait joué au billard avec Norman Mailer et repoussé les avances zézayantes de Truman Capote, après avoir sniffé une ligne de coke avec lui dans la salle de bains.

Trente ans plus tard, la ville avait passablement décliné en comparaison de la capitale de sa jeunesse, mais Russell Calloway en était toujours amoureux et avait gardé l'impression que c'était bien là qu'il lui fallait être. La toile de fond de Manhattan, lui semblait-il, conférait à chaque chose un supplément de grandeur, la *gravitas* incomparable de la métropole.

Peu de temps après être devenu éditeur, Russell avait publié le premier livre de son meilleur ami, Jeff Pierce : un recueil de nouvelles ; puis, après la mort de Jeff, son roman, dont deux des personnages principaux – cela ne pouvait échapper à personne – étaient inspirés de Russell et sa femme, Corrine. L'édition de ce livre aurait déjà été assez difficile, étant donné son caractère inachevé, indépendamment même du fait que l'intrigue reposait sur un triangle amoureux entre un couple marié et son plus proche ami, mais Russell était fier du professionnalisme scrupuleux dont il avait fait preuve, parfois avec douleur, afin de respecter chaque intention de Jeff. Le roman, *Jeunesse et Beauté*, avait été favorablement accueilli par la critique – y compris par certains journalistes qui n'avaient pas été très tendres avec Jeff à ses débuts –, comme c'est souvent le cas pour les livres dont l'auteur vient de disparaître, en particulier s'il meurt jeune et d'une façon confirmant le mythe qui veut que l'artiste soit un génie autodestructeur. Avant même la sortie en librairie, il y avait eu des offres enthousiastes pour les droits cinématographiques. Le livre s'était bien vendu en édition brochée et de nouveau, un an plus tard, en poche, puis les ventes avaient chuté, jusqu'à se réduire à quelques dizaines au bout de quelques années, l'auteur n'étant plus qu'un nom associé à l'époque des coiffures volumineuses et des épauettes, une victime de plus de la grande épidémie qui avait décimé les rangs de la communauté artistique ; et pourtant, en tant qu'hétérosexuel, Jeff n'avait pas vraiment le profil des écrivains qui avaient traité de ce fléau,

et sa production ressemblait davantage à celle d'un James Gould Cozzens et d'un John O'Hara qu'à la prose brillante pimentée de cocaïne de ses contemporains les plus célèbres. Les années passant, sa réputation s'était ternie comme les polaroids du temps où ils étaient étudiants à Brown. Et puis, peu à peu, de manière assez inexplicable, le livre et son auteur avaient ressuscité.

Russell en avait pris conscience en lisant un long article paru dans le premier numéro d'une revue intitulée *The Believer*, que Jonathan Tashjian, responsable de la communication dans sa maison d'édition, lui avait montré. L'auteur affirmait appartenir à une cohorte toujours grandissante de fans, et citait en référence un site web, Lovejeffpierce.com. Au moment même où Russell commençait à soupçonner que les jeunes gens sérieux s'intéressaient beaucoup moins à la littérature que ne l'avait fait sa propre génération, voilà qu'une nouvelle vague d'amateurs de livres se soulevait pour porter Jeff au pinacle. Cet engouement pour ses œuvres était en partie suscité par leur caractère méconnu et la grande difficulté qu'on avait à se les procurer – elles étaient épuisées –, et aiguisé par le soudain intérêt accordé aux années quatre-vingt par ceux qui étaient trop jeunes pour les avoir connues. Peu après avoir ouvert sa propre maison d'édition, Russell racheta les droits des deux ouvrages et s'empressa de les republier. Les premiers chiffres des ventes ne reflétaient cependant pas le moins du monde l'enthousiasme de ces nouveaux adeptes, et Russell ne pouvait s'empêcher de penser que leur intense passion s'éteindrait dès que les livres en question connaîtraient le succès, si tant est que ce soit le cas un jour. Tout de même, ce regain d'intérêt n'avait pas laissé indifférente une maison de production, qui avait décidé de remettre une option sur les droits cinématographiques, la précédente étant devenue caduque, et Russell, en tant qu'exécuteur testamentaire, avait fait engager Corrine comme scénariste; son adaptation du *Fond du problème* de Graham Greene, saluée par la critique, était sortie l'année précédente sur sept ou huit écrans du monde entier, avant de passer en DVD, et elle en avait retiré juste ce qu'il fallait

de crédibilité pour qu'on la laisse s'essayer au scénario. Après deux versions successives, la production voulait déjà engager quelqu'un d'autre, mais Russell avait insisté pour qu'ils gardent Corrine. Et bien qu'elle et lui n'aient plus entendu parler des futurs producteurs pendant près d'un an, l'option sur les droits avait été renouvelée quelques semaines auparavant.

Dans l'intervalle, il avait accepté de déjeuner avec la créatrice d'un autre site consacré à Jeff Pierce, une certaine Astrid Kladstrup. Au contraire de certains de ses collègues, Russell croyait au pouvoir d'Internet et de la blogosphère, sans pour autant en avoir lui-même une bonne maîtrise. C'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles il avait engagé Jonathan, qui nageait dans ce monde comme un poisson dans l'eau, et accepté de rencontrer cette jeune fan, même s'il s'était peut-être indûment laissé convaincre par une photo d'elle publiée sur le site.

Quand elle franchit le seuil de son bureau, escortée par son assistante, Gita, elle lui sembla encore plus jeune et plus sexy que sur sa photo, si bien qu'il se sentit aussitôt coupable de l'avoir invitée à déjeuner. Sa silhouette menue et voluptueuse était mise en valeur par une robe vintage d'un rouge vermillon chatoyant, dont la jupe bouffante accentuait la taille marquée. Lèvres rouges, moue boudeuse, casque de cheveux bruns, elle portait de grosses lunettes noires qui lui donnaient un air presque moqueur, et soudain Russell eut l'impression d'être ce salaud de Humbert Humbert face à sa Lolita.

Il se leva et fit le tour de son bureau pour la saluer.

« Astrid ?

– Enchantée de vous rencontrer, monsieur Calloway.

– Je vous en prie, appelez-moi Russell. »

Il avait failli dire « M. Calloway, c'est mon père », mais s'était rendu compte que cette plaisanterie, en plus d'être éculée et vaseuse, le ferait paraître vieux, même si Astrid était tellement jeune qu'elle ne l'avait sans doute jamais entendue.

« Asseyez-vous.

– C’est bizarre, dit-elle, tout en l’observant, la tête penchée d’un côté puis de l’autre, à la manière d’un perroquet. J’ai l’impression de vous connaître.

– Si vous croyez que je suis le personnage imaginé par Jeff...

– Excusez-moi, c’est ridicule de ma part.

– Jeff était le premier à insister sur l’autonomie des personnages de ses livres. » Ne voulant pas sembler trop sentencieux, il ajouta : « Déjà, quand il avait publié un chapitre de son roman dans *Granta* en 87, il avait nié catégoriquement toute ressemblance avec nous.

– Vous et Corrine. »

En entendant le prénom de sa femme dans cette bouche pulpeuse aux lèvres d’un rouge éclatant, il sentit un frisson le traverser, un frisson de... De quoi ? Il hocha la tête.

« Oui. Rien à voir avec nous.

– Et vous l’aviez cru ? »

À l’époque, Russell s’était senti furieux, les personnages n’étant que trop identifiables dans ces premières ébauches. « Je dois reconnaître que cet extrait en particulier ne m’avait pas enchanté. »

Elle eut un air délicieusement mutin. « N’empêche, vous êtes exactement comme je vous avais imaginé.

– En un peu plus vieux, peut-être ? dit-il en essayant de garder la tête froide et de respecter un tant soit peu les convenances.

– Et puis ce bureau, reprit-elle en agitant l’index, il correspond parfaitement à l’idée qu’on se fait de celui d’un éditeur.

– Un des avantages qu’il y avait à racheter l’affaire d’un éditeur sous assistance respiratoire, c’était l’immeuble XIX^e qui allait avec. » Russell avait tendance à se présenter comme le principal acteur de cette opération, alors qu’en fait, ses parts étaient beaucoup moins élevées que celles de son actionnaire, et le seraient même encore moins si le programme de l’automne n’atteignait pas les résultats attendus. Au printemps précédent, il avait dû mettre en location le dernier étage de cet hôtel particulier – à un site de vente en ligne de vêtements haute couture, excusez du peu – et faire s’entasser deux assistants spécialistes des droits secondaires dans le bureau de

Jonathan. Le sien occupait tout l'arrière du premier étage et donnait sur la cour et le jardin mal entretenu, qui avait bien meilleure allure les mois où il était verdoyant. Les murs de la pièce étaient pour l'essentiel couverts de rayonnages de presque quatre mètres de haut.

« Donc, vous n'avez pas toujours travaillé ici ?

– Du temps de Jeff, non. Je travaillais chez Corbin & Dern. J'ai repris McCane & Slade en 2002.

– Super locaux. Vieux et poussiéreux. On se croirait dans un roman de Dickens. Pardon, ne le prenez pas mal. » Elle se leva et s'approcha d'une étagère remplie de photos. L'une d'elles, où l'on voyait Jeff appuyé contre la porte de son appartement d'East Village, attira particulièrement son attention.

« Celle-ci a été prise en 1986.

– Ça alors ! Vous croyez qu'on pourrait en faire une copie pour le site ?

– Bien sûr, oui.

– Elle est sympa, celle-là aussi, dit Astrid en désignant une photo publicitaire de Jack Nicholson, tirée de *Shining* et signée par l'acteur. Qu'est-ce qui est écrit ?

– “À Russ, qui a fait un beau bouquin.” J'avais publié le roman en poche au moment de la sortie du film, et Stephen King lui a demandé de me signer cette photo. Je ne sais pas par quel miracle je l'ai encore. Et là, c'est John Berryman, un de mes poètes favoris depuis toujours. Vous devriez lire les *Dream Songs*, si vous ne l'avez pas déjà fait.

– C'est le type qui s'est jeté du haut d'un pont ?

– En effet. » Il était heureux de voir que ce nom était encore connu, mais pas que Berryman soit réduit à un titre de journal à scandale.

« Et là, qui c'est ? » Astrid désigna d'un mouvement de menton une photo de Keith Richards prise par Lynn Goldsmith.

« Vous plaisantez ? »

Elle haussa les épaules.

« C'est Keith Richards. Des Rolling Stones.

– Vous avez publié un livre de lui, c'est ça ?

– Non, malheureusement pas. » Le plus scandaleux des « Glimmer Twins » avait signé un contrat avec Little, Brown et reçu un à-valoir si époustouffant que Russell n'avait même jamais envisagé de se mettre sur les rangs.

« C'est important ?

– Mais putain, c'est Keith Richards ! »

Après s'être assuré qu'elle n'était pas végétarienne, comme tant de jeunes gens d'aujourd'hui – parce que, dans ce cas, cela aurait été hors de question –, il l'emmena à cinq pâtés de maisons de son bureau, au Fatted Calf, dans West Village, un pub qui se proclamait gastronomique et s'inspirait des restaurants branchés de Londres où tout était toujours tellement tendance. Ouvert depuis deux ans seulement, on aurait dit qu'il remontait à la Prohibition, avec ses tables et ses chaises branlantes mal assorties, ses planches anatomiques de carcasses de bœuf découpées, sur lesquelles le nom de chaque morceau était soigneusement inscrit. Le maître d'hôtel – si tant est qu'un type affublé d'un bonnet péruvien et d'une barbichette mérite bien ce titre – les conduisit au fond de la salle jusqu'à une table chancelante en bois brut, couverte de taches d'eau. Russell connaissait ce pub depuis longtemps, grâce à un écrivain anglais qu'il publiait, et il avait commencé à le fréquenter avant qu'il ne devienne un des endroits les plus courus de la ville. À midi, cependant, on parvenait encore à trouver de la place, il n'y avait aucun immeuble de bureaux dans les parages, et le personnel paraissait toujours surpris qu'on puisse être debout à une heure aussi incongrue.

« On y mange très bien, déclara Russell. Le soir, on se croirait dans le métro aux heures de pointe. Deux heures d'attente. Officiellement, ils ne prennent pas de réservations, mais pour les célébrités et les habitués, il y a un numéro de téléphone. »

Astrid scruta les lieux avec un intérêt accru. « Je suppose que vous l'avez ?

– Je viens très souvent, c’est vrai.

– Alors, qu’est-ce que vous me conseillez? » Elle se pencha vers lui comme si elle était prête à suivre toutes ses directives. Était-ce à cela que ressemblait la vie des professeurs? se demanda-t-il. Faisaient-ils l’objet d’une admiration sans bornes de la part des jeunes étudiants, et si oui, comment s’en débrouillaient-ils? Un temps, il avait pensé à une carrière universitaire, et même déposé un dossier de candidature dans plusieurs établissements, avant d’en abandonner l’idée. À ce moment précis, tout fasciné qu’il soit, il était sûr de pouvoir garder la tête froide pendant une heure ou deux. Mais s’il avait dû se retrouver face à une fille pareille durant, disons, un semestre, on l’aurait ramassé à la petite cuiller.

« Apparemment, le chef a réussi à convaincre les gourmets new-yorkais qu’il n’y a rien de meilleur qu’un sandwich à la langue de bœuf, sans parler de ses fameuses tripes sautées, répondit-il d’un ton légèrement professoral – à l’évidence incapable d’employer un autre. Mais ce genre de plat me laisse sceptique, voire franchement dubitatif. Je vous recommande le hamburger, ils le font avec un mélange de plusieurs morceaux de viande que leur prépare ce boucher du Meatpacking District, sans doute le dernier qui n’ait pas encore plié boutique dans le quartier des abattoirs. Tous les autres ont déjà cédé la place à des boîtes de nuit et des restaurants à la mode, qui bientôt se retireront à leur tour pour céder la place à des boîtes de nuit et des restaurants encore plus branchés.

– Vous permettez? fit-elle en brandissant un petit dictaphone.

– Je ne suis pas sûr d’avoir grand-chose de si intéressant que ça à dire.

– Vous voulez boire quelque chose? » demanda la serveuse, une petite brune avec des mèches rousses et plusieurs piercings dans le nez. Astrid interrogea Russell du regard. Bien qu’il ait l’habitude de prendre un cocktail ou un verre de vin pour accompagner son déjeuner, il opta pour un thé glacé. À un moment ou un autre, il fallait à tout prix qu’il s’enquière de son âge.

« Je prendrais bien un Bloody Mary avec de la vodka Belvedere, dit-elle.

– La spécialité de la maison, c’est justement le “Bloody Bull”, un cocktail où on remplace le jus de tomate par du bouillon de bœuf qu’on prépare ici tous les jours.

– OK, je vais goûter ça. Avec de la Belvedere. Bien tassée, s’il vous plaît.

– Et aujourd’hui, on a aussi une “surprise du chef”. »

La serveuse jeta un coup d’œil alentour, avant de se pencher vers eux, paumes appuyées sur la table, comme si elle se demandait s’il fallait partager un renseignement aussi confidentiel.

« Nous sommes tout ouïe, dit Russell.

– Le chef appelle ça des “rognons blancs croustillants”.

– Incroyable! » s’exclama Russell.

Astrid, qui ne connaissait manifestement pas le terme, se tourna vers lui, l’air d’une étudiante avide d’apprendre.

« Des testicules, expliqua-t-il. Des couilles de taureau frites à l’huile, j’imagine.

– Eh bien...

– En Amérique, on appelle ça des “huîtres des prairies”. »

Astrid avait relevé le défi pour le cocktail au bouillon de bœuf, mais là, c’était peut-être un peu trop. Elle lança un regard à la serveuse comme pour l’implorer de revenir sur la description que venait de faire Russell.

Mais celle-ci resta fidèle à la ligne du parti, se contentant de hausser les épaules.

« Vraiment? » Astrid ne manquait ni de confiance en elle ni d’esprit d’aventure, et souhaitait avant tout paraître plus avertie qu’elle se savait l’être, mais elle n’avait pas quitté Middletown, Connecticut, ce matin-là, en pensant qu’elle allait manger des couilles de taureau, frites ou pas.

« Je crois que nous allons prendre deux hamburgers, décida Russell. À point. »

La serveuse partit vers les cuisines.

« Désolée, dit Astrid.

– Aucun problème. Je trouve ça moi-même un peu surréaliste, et pourtant je vis ici depuis vingt-cinq ans. Et donc, vous êtes étudiante à Wesleyan ?

– Tandis que vous, vous êtes tous allés à Brown, exact ? Vous, Jeff et Corrine ?

– Oui, promo 79.

– Bon, c'est un peu une première pour moi d'interviewer quelqu'un. Alors, commençons par le commencement. Comment avez-vous rencontré Jeff ?

– Les gens disaient toujours qu'on était faits pour s'entendre. Tous les deux écrivains, tous les deux fous de littérature. Évidemment, je l'ai tout de suite détesté. On ne s'est vraiment connus qu'en deuxième année.

– Vous vous êtes bagarrés à cause d'une fille ?

– Non, là, vous confondez avec le roman.

– Ça ne s'est pas passé comme ça ?

– Pas exactement. Cela dit, j'ai parfois du mal à démêler le vrai du faux. La version de Jeff est souvent très convaincante. C'était un très bon écrivain. Si bien qu'aujourd'hui, ce n'est pas toujours facile de se rappeler ce qui s'est réellement passé, au contraire de la reconstruction qu'il en a faite. Il y a eu un coup de poing, en effet, je m'en souviens. On était à une fête et il a balancé une cigarette dans mon verre de bière. Je me suis levé d'un bond pour le frapper, mais je crois qu'il a esquivé le coup. Toute cette soirée est comme enveloppée dans une brume d'alcool. Et ensuite, ce que je me rappelle, c'est qu'on se prêtait des livres et qu'on passait des nuits entières à fumer des Gauloises et à boire du Jack Daniels en parlant de l'école de Francfort, d'*Exile on Main Street* et des propriétés narratologiques d'*Ulysse*.

– Vous vous échangez quoi, comme livres ? »

Russell réfléchit un instant avant de répondre. « Céline, Nathanael West, Paul Bowles, Hunter Thompson, Raymond Carver. Le premier recueil de Carver, c'était un truc extraordinaire pour nous.

– Et quand avez-vous connu Corrine?

– Ça, en revanche, je m'en souviens très bien. C'était à une fête en première année. Elle se tenait en haut d'un escalier, dans le local d'une confrérie étudiante. Ma première image d'elle. J'ai levé les yeux vers cette belle blonde qui fumait. Je ne sais pas si j'aurais eu le courage de lui adresser la parole, mais pendant que je restais là à la regarder, son petit ami est arrivé par-derrière et elle s'est retournée à l'instant où il tendait la main pour lui caresser la joue. Je ne savais pas qu'ils sortaient ensemble, mais je savais parfaitement qui c'était. Il était dans l'équipe de basket. Une célébrité sur le campus. Et ils étaient là, tous les deux, sur leur Olympe, tandis que moi, je barbotais en bas parmi les débilés et les poivrots. Au semestre suivant, elle était dans mon cours de poésie romantique. Je faisais tout pour épater la galerie. Jeff aussi suivait ce cours, mais je l'ignorais superbement. Je le détestais. On était tous les deux en compétition.

– Pour attirer l'attention de Corrine?

– Pour attirer celle de tout le monde, même si je suppose que, de fait, je voulais impressionner Corrine. Et le professeur, bien entendu.»

La serveuse apporta le cocktail d'Astrid, un voile de vapeur givrée sur le verre épais, une branche de céleri piquée entre les glaçons.

«Finalement, apportez-m'en un aussi, dit Russell.

– Avec de la Belvedere?

– Pourquoi pas?

– Allez, lâchez-vous, dit Astrid.

– C'est ce que je fais, même si je suis loin d'être sûr que vous ou moi sachions faire la différence entre une vodka de qualité et celles bon marché de la fosse. Je suis même persuadé du contraire. La fosse, au cas où vous ne le sauriez pas, c'est l'endroit caché sous le bar où on garde les marques les plus ordinaires. Je le sais parce que pour payer mes études à Brown, j'ai été barman à Providence, et l'idée qu'on puisse repérer un écart de goût entre la Belvedere et la vodka industrielle que boivent les péquenots à partir du moment

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2017. N° 1012 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE